

ANNEXE No 6

- Q. N'a-t- jamais eu des intérêts dans la piste de Fort Erié? R. Il en a eu un temps.
- Q. Je comprends qu'il en était le propriétaire avant que la vente en fût faite au propriétaire actuel, n'est-ce pas? R. Je ne le crois pas.
- Q. Il y avait quelque intérêt? R. Oui.
- Q. De grands intérêts? R. Oui.
- Q. Quel était le nom de ce frère? R. George.
- Q. Celui qui demeure à Détroit? R. A Windsor.
- Q. Le président de l'Associatiaon de la piste de Windsor, je pense? R. Oui.
- Q. Avez-vous quelque intérêt, dans cette association? R. Non.
- Q. La succession en a-t-elle? R. Non.
- Q. Et vous êtes parfaitement convaincu que si l'on défendait le bookmaking sur les champs de courses, elles disparaîtraient comme elles sont disparues dans d'autres pays. En parlant des désastres survenus dans les Etats-Unis, parliez-vous d'après votre expérience personnelle? R. D'après mon expérience personnelle?
- Q. Oui? R. D'après ce que j'ai entendu dire et lu dans les journaux.
- Q. Avez-vous visité ces différents pays? R. Non.
- Q. Vous parliez de rapports qui vous parvenaient de différentes sources?
- R. Oui, et d'après des personnes qui y étaient allées et disent que les fermes n'existent plus.

Par M. McCarthy:

- Q. Les ventes de ces fermes d'élevage dont vous parlez, ont-elles été annoncées dans les journaux? Ces fermes de chevaux?
- Q. Oui? R. Oui.
- Le PRESIDENT.—Y a-t-il quelqu'un qui désire poser au témoin d'autres questions?
- Le TEMOIN.—Puis-je vous donner quelque témoignage sur la valeur de ces chevaux au point de vue militaire?
- M. MOSS.—Certainement, si le comité n'y a aucune objection.
- Le TEMOIN.—Puis-je vous demander quelque renseignement sur la valeur de ces chevaux au point de vue militaire?
- M. MOSS.—Oui, si le comité n'a aucune objection.
- Le TEMOIN.—Au moins douze ans avant la déclaration de la guerre du Sud de l'Afrique, j'avais coutume d'acheter un nombre considérable de chevaux pour l'artillerie et la cavalerie, et de les expédier en Angleterre. Les chevaux dont on avait besoin devaient être des chevaux un peu bouillants, pas trop grands, et d'assez forte constitution. J'avais l'habitude de me procurer ces chevaux dans les endroits où l'on faisait l'élevage des purs sangs. Quand la guerre sud-africaine éclata, connaissant la partie ouest de l'Ontario et sachant où acheter ces chevaux en nombre suffisant, j'offris mes services gratuitement au gouvernement pour lui faciliter l'acquisition de chevaux de cavalerie pour les troupes, et j'eus le plaisir d'acheter les cinquante premiers chevaux canadiens pour les troupes qui partirent pour l'Afrique du Sud. Ce pays offrait un vaste marché pour les chevaux et l'Angleterre ne pouvait se les procurer, sauf quelques-uns pour les omnibus de Londres, Manchester et Birmingham. Le nombre de chevaux était presque insuffisant à remplir les pertes subies et le gouvernement anglais commença à regarder aux environs et chercher où il pourrait se procurer ces chevaux. Tous les pays d'Europe leur étaient fermés. Les officiers de cavalerie essayèrent en Autriche-Hongrie, mais ils n'y étaient que depuis quelque lorsqu'on leur ordonna de quitter le pays. De là, ils se rendirent à Burmah, une colonie anglaise, et y achetèrent quelques misérables ponies. Ensuite, ils jetèrent les yeux sur les Etats-Unis, le seul endroit où ils pouvaient trouver un nombre suffisant de chevaux pour la remonte de leur propre troupe. Ils vinrent en Canada